

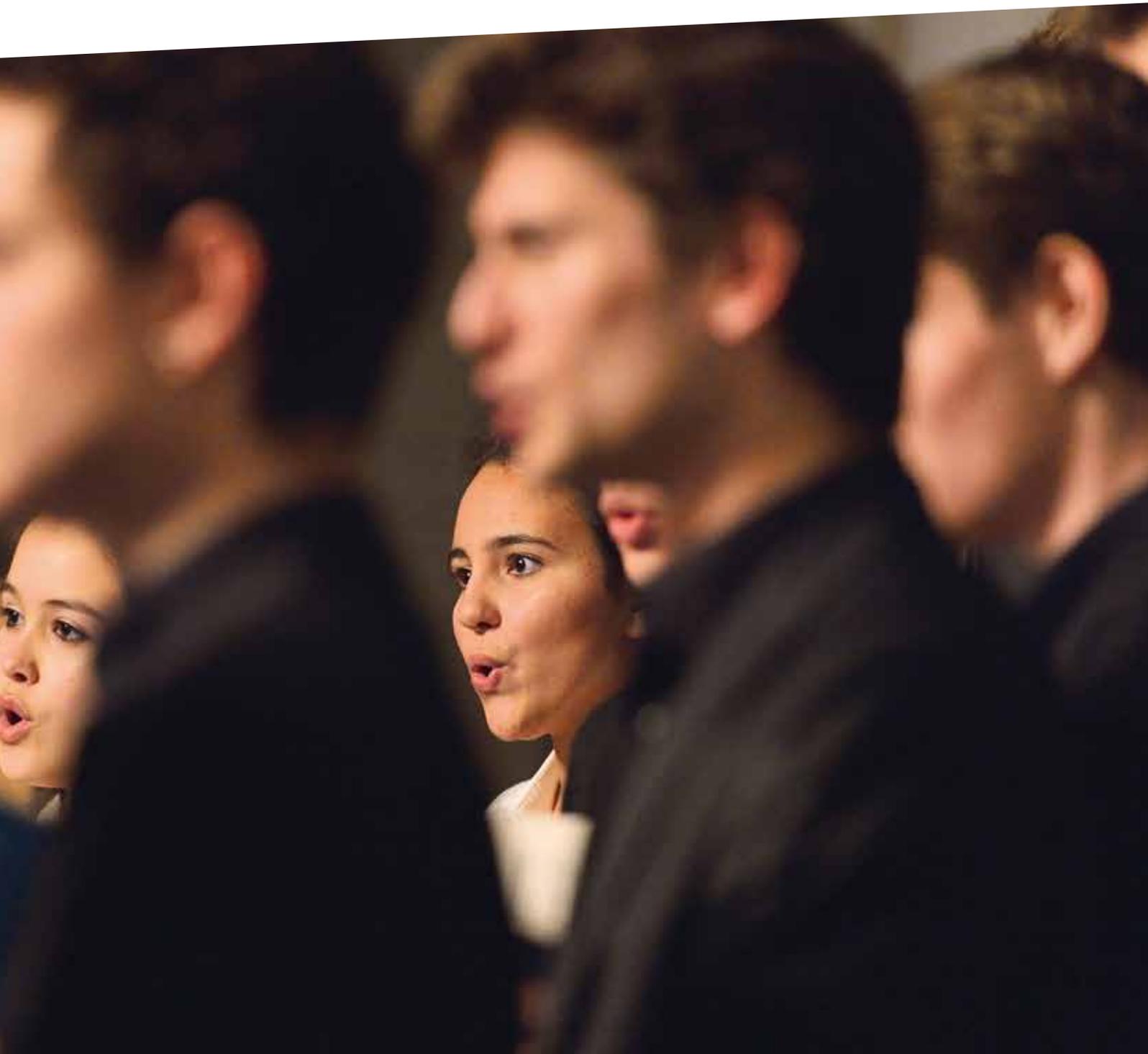
NUANCES

44

GRAND ANGLE
Juilliard School New York

INTERVIEW
Paul Badura-Skoda

DOSSIER
Début
de saison



IMPRESSUM

RESPONSABLE DE PUBLICATION

Fondation du Conservatoire de Lausanne
Rue de la Grotte 2
CP 5700, 1002 Lausanne
T 021 321 35 35
F 021 321 35 36
info@hemu-cl.ch
www.hemu-cl.ch

RÉDACTION ET COORDINATION

Antonin Scherrer – Colophane Edition & Communication
Ch. de Florissant 13
Chalet La Folia, 1660 Château-d'Œx
T/F 026 924 33 45 – M 079 296 37 52
info@colophane.ch

GRAPHISME, RÉALISATION

moser design sa
Rue du Simplon 3d
1006 Lausanne
T 021 614 06 66
F 021 614 06 60
info@moserdesign.ch
www.moserdesign.ch

IMPRESSION

Polygravia Arts Graphiques SA
Route de Pra de Plan 18
1618 Châtel-St-Denis
T 021 948 22 40
F 021 948 22 49
www.polygravia.net

ABONNEMENT À «NUANCES»

Si vous souhaitez recevoir «Nuances» chez vous, faites-le nous savoir en nous indiquant vos coordonnées à l'adresse suivante : Haute Ecole de Musique et Conservatoire de Lausanne, Abonnement Nuances, rue de la Grotte 2, CP 5700, 1002 Lausanne. info@hemu-cl.ch
L'abonnement est gratuit.

COUVERTURE

© Olivier Wavre

PARUTION «NUANCES 44»

Février 2014

SOMMAIRE

DOSSIER

04 Début de saison

06 OCL-HEMU : Bruckner en lévitation

07 Bach Days, an II

08 Ateliers de musique contemporaine : dix ans et après...

10 Création à tous vents au Collège Saint-Michel de Fribourg

13 «Le vent en poupe» aux Midi-concerts

14 Grrrrrrandes Orgues !

16 Le Conservatoire au Festival Bach : cantates de pros !

RECHERCHE

18 IRMAS : la musique et le théâtre romands ont leur institut de recherche

GRAND ANGLE

22 Juilliard School
Entreprendre l'art avec l'art d'entreprendre

INTERVIEW

26 Paul Badura-Skoda

COURRIER

Un lecteur nous écrit, en réaction au dossier contemporain du Nuances n° 43 (décembre 2013) :

Quelques notes sur les analyses de M. Laurent Denave (p. 25)

Le bebop selon M. Denave est donc « un saupoudrage de petites dissonances sur une musique très pauvre et répétitive ». Je vais également y aller d'une petite touche méprisante : de quels musiciens parle-t-il ? Les connaît-il ? Bon. Ne nous énervons pas. Le bebop ou communément appelé « bop » est un mouvement stylistique du jazz des années 40. Ses acteurs n'ont jamais suivi de « logique commerciale » (même pas dans « une certaine mesure »). C'était même leur force, au-delà de leur précaire situation économique. D'autre part, mesurer le bop à l'aune de la musique classique occidentale, comme le fait manifestement M. Denave, est d'une totale absurdité. Libre à lui de ne voir dans le bop (et dans le jazz en général ?) qu'une suite de « petites dissonances... », mais il révèle alors une écoute de la musique singulièrement étriquée en n'en retenant apparemment que son architecture écrite. Tout cela ne me donne pas vraiment envie de lire son bouquin... [...]

Avec mes meilleurs messages,

Jean-Philippe Epitoux,
fervent défenseur de la musique
contemporaine ET jazzman...

ÉDITORIAL

PARTENAIRE

Il y a trois ans encore ils se comptaient sur les doigts d'une main. Aujourd'hui, nos graphistes doivent réaliser des miracles pour qu'ils tiennent sur deux lignes. Les logos de nos affiches, papillons et autres dépliant sont la pointe de l'iceberg d'une réalité qui nous dynamise : celle d'une HEMU et d'un Conservatoire de Lausanne en prise directe avec le monde « réel » de la musique et des arts en général.

Nous n'allons pas refaire ici le débat sur l'importance pour une école comme la nôtre d'offrir à ses étudiants la possibilité de côtoyer le monde professionnel. Les collaborations avec des institutions comme des universités, des maisons d'opéra ou des orchestres professionnels, de même que des missions de services accomplies dans des territoires non musicaux, ont pesé de tout leur poids à l'époque de la reconnaissance des hautes écoles, puis de l'accréditation des filières master.

Il convient de souligner que les nombreux concerts que nous organisons et dont nous témoignons régulièrement dans ces pages, sont le résultat de partenariats tout sauf unilatéraux. Les collaborations avec l'Orchestre de Chambre de Lausanne, le Festival Bach, la Société de Musique Contemporaine ou encore l'Opéra de Lausanne prennent sens de par l'identité propre des acteurs qui les créent et ont une vraie valeur complémentaire dans l'offre de ces grandes institutions – abord du répertoire symphonique pour l'OCL, métissages jazz-baroque inédits pour le Festival Bach... Les sites de Sion et Fribourg ne sont d'ailleurs pas en reste avec Forum Wallis ou le Festival international de musiques sacrées.

Parmi cette moisson de nouveaux logos, j'en relèverais un en particulier : celui du Musée Olympique de Lausanne, qui a rouvert ses portes le 21 décembre 2013 et dont nous sommes fiers d'être le nouveau partenaire musical exclusif. Cette première saison de partenariat a plusieurs ambitions, allant de la simple contextualisation d'un événement à la recherche d'une synergie intime entre la thématique du programme et la musique. Je citerais deux moments forts : l'interprétation le 23 février 2014 par l'HEMU Wind Orchestra des *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski dans un arrangement de Paul Meyer (qui tient également la baguette), participation aux événements consacrés

aux Jeux Olympiques de Sochi et hommage à la culture russe ; et le programme contemporain « CHRONOS » dédié au temps dans le sport, proposant au travers d'œuvres de Ligeti et de Reich une véritable réflexion autour de la notion ô combien essentielle du temps en musique comme en sport (29 juin 2014).

Enfin, en regardant vers l'avenir, je me réjouis du partenariat qui va nous lier dès la rentrée de septembre 2014 au Musée de l'Art Brut, dans la perspective d'ouvrir l'horizon de nos étudiants et de confronter la musique contemporaine aux autres arts.

Bien à vous,

Hervé Klopfenstein
Directeur général



ANTONIN SCHERRER

DOSSIER DÉBUT DE SAISON

Même si aujourd'hui, sur des dépliants ou des affiches en ville, l'on ne s'étonne plus de voir associé le mot de « saison » avec celui d'une haute école de musique, on ne se lasse pas de feuilleter les programmes (désormais trimestriels) de l'HEMU tant ils respirent la créativité, au sens le plus large du terme. Audace, originalité, métissages, mélange des âges, des styles et des provenances : un bain de fraîcheur qui se confirme lorsque l'on passe du papier à la scène. Alors qu'au Flon, au cœur de Lausanne, la dernière main est mise aux finitions du BCV Concert Hall appelé à devenir le nouveau point de rencontre entre l'HEMU – ses professeurs, ses étudiants – et son public, nous vous invitons à revivre les moments forts des quatre premiers mois d'activités de l'année académique 2013-2014. Avec un coup de cœur tout particulier pour ce concert du 13 novembre 2013 à l'église Saint-François qui réunissait les Vocalistes, les Maîtrises et l'Orchestre des Jeunes du Conservatoire de Lausanne, escortés par quelques étudiants de l'HEMU, autour de trois cantates de Bach (pages 16-17) : une prestation emblématique de ce que l'école souhaite offrir à ses élèves, cette rencontre aussi rapide que possible, dans le respect et l'exigence, avec les chefs-d'œuvre de la musique.



OCL-HEMU : BRUCKNER EN LÉVITATION

Après une *Deuxième* de Rachmaninov fort réussie en février sous la baguette de Jesús López Cobos (lire *Nuances n° 41*), l'Orchestre de l'HEMU retrouvait le chemin de la Salle Métropole à Lausanne le 4 décembre 2013 pour une *Sixième Symphonie* de Bruckner en « binôme » avec les musiciens de l'Orchestre de Chambre de Lausanne, sous la direction de Bertrand de Billy. Mention excellent. Malgré un public que l'on aurait souhaité plus nombreux.

Les années passent, les succès s'enchaînent, jusqu'à en oublier qu'il n'y a là rien d'évident : s'il s'inscrit sur le long terme et des bases contractuelles, le partenariat qui lie l'HEMU à l'Orchestre de Chambre de Lausanne – que ce soit en terme de projets symphoniques, d'accompagnement de Masters de soliste ou de mise à disposition de places de stage – demeure un privilège qu'il s'agit pour les étudiants d'apprécier à sa juste valeur, en s'en montrant dignes à tout instant. Si l'on se base sur l'épure livrée le 4 décembre 2013 à la Salle Métropole de Lausanne par les musiciens unis des deux institutions dans la *Sixième Symphonie* de Bruckner, le courant a manifestement l'air de passer. Le bénéfice sans doute d'une excellente préparation des étudiants, qui se traduit par une attitude décontractée au sein de chacun des binômes, mais également d'un engagement admirable du chef Bertrand de Billy, qui dirigeait là non pas un concert de seconde catégorie mais une soirée comme une autre, comme s'il avait face à lui le Philharmonique de Vienne – la marque des (très) grands.

Dieu sait si la *Sixième* n'est pas des symphonies de Bruckner la plus facile à défendre, notamment dans son Finale qui tient plus du raga indien que du rondo allègre cher à la tradition austro-germanique. Il faut un architecte chevronné pour donner un sens à ces progressions complexes, à ces autoroutes trompeuses qui se muent d'un moment à l'autre en chemins de traverse : le chef français est de ceux-ci, récoltant au terme de l'œuvre une ovation pleinement justifiée. Côté cordes : mention excellent – quelle « pâte », quelle cohésion ! Côté vents : mention très bien – un soupçon de retenue dans les *forte* des cuivres aurait été parfait... Quant au public, on l'aurait souhaité – comme le 17 février 2013 dans la même salle pour la *Deuxième Symphonie* de Rachmaninov – plus fourni. Mais il avait là assurément une épure bien plus aboutie à se mettre sous l'oreille qu'une année plus tôt. [AS] ■



BACH DAYS, AN II

Tous les artistes le savent : se faire inviter une première fois est une chose ; se faire réinviter est un autre défi, une marque de reconnaissance bien plus précieuse. C'était le cas en novembre 2013 des musiciens et ensembles de la Haute école de musique et Conservatoire de Lausanne au Festival Bach de Lausanne. Coup de projecteur sur la troisième journée de ces « Bach Days », mettant en évidence notamment Thomas Dobler au vibraphone et Grayson Masefield à l'accordéon, sous les voûtes de l'église de Villamont.

Carrefour ô combien prestigieux depuis près de vingt ans des meilleurs serviteurs du Cantor de Saint-Thomas, la manifestation offrait une nouvelle carte blanche aux musiciens de l'institution après des « Bach Days » 2012 placés sous le signe de la « transcréation ». Le premier concert réunissait le 13 novembre élèves du Conservatoire et étudiants de l'HEMU à l'église Saint-François autour de trois cantates de Bach (lire en pages 16-17) ; le deuxième voyait l'interprétation par un quatuor de saxophones (l'excellent Quatuor Xasax de Pierre-Stéphane Meugé) de quelques contrepoints de l'archi-culte *Art de la Fugue* le 20 novembre dans le cadre des Midi-concerts à la Grotte 2 ; le troisième variait les plaisirs en proposant mercredi 27 novembre, sous les voûtes de l'église de Villamont, du Bach au vibraphone (avec Thomas Dobler), à l'accordéon (avec Grayson Masefield) et à la basse (avec les étudiants guitaristes et contrebassistes jazz de Jean-Pierre Schaller).

Sans entrer dans les détails – l'auteur de ces lignes n'ayant pu assister à l'ensemble des concerts – mentionnons simplement que si le public du troisième et dernier « Bach Day » était malheureusement fort clairsemé à Villamont, les prestations ont été globalement d'une très haute tenue. Thomas

Dobler (photo), qui ouvrait les feux, offrait une relecture subtile de la Chaconne de la *Partita n° 2 pour violon seul*, révélant dans le registre *piano* des facettes insoupçonnées de l'œuvre, les passages plus puissants souffrant de l'acoustique trop généreuse du temple.

A sa suite, le jeune accordéoniste Grayson Masefield confirmait tout le bien que l'on pensait de lui à la suite de sa prestation magistrale de l'an dernier dans le même cadre (lire *Nuances n° 40*), livrant ici une épure lumineuse du *Concerto en fa* aux côtés d'un quintette de cordes formé d'étudiants du site de Sion, partenaires inspirés... après avoir littéralement « explosé » le premier contrepoint de *l'Art de la Fugue* en l'empoignant à un tempo digne du *Vol du Bourdon* ! [AS] ■



ATELIERS DE MUSIQUE CONTEMPORAINE : DIX ANS ET APRÈS...

Nous l'annonçons dans un numéro spécial : les Ateliers de musique contemporaine de l'HEMU ont dix ans. Soirée anniversaire le 25 novembre 2013 à Utopia 1 avec projection du film *Passeurs de sons* dédié à Eric Gaudibert et riche concert de l'Ensemble contemporain sous la direction de William Blank. Coup de cœur pour la pièce ultime signée Jonathan Harvey : un clin d'œil chargé d'émotion à la venue à Lausanne en 2007 du maître anglais récemment disparu.

Nous avons consacré un numéro spécial à cet important anniversaire (*Nuances* n° 43) : nous ne nous arrêtons ici que sur la soirée « officielle », lundi 25 novembre 2013 à Utopia 1, concert-projection marquant les dix ans des Ateliers de musique contemporaine de l'HEMU (AMC) sous l'égide de la Société de musique contemporaine de Lausanne (SMC). Une salle bondée (comme c'est désormais la coutume à la SMC) pour applaudir l'Ensemble contemporain de l'HEMU mais également – en grande première – le film documentaire *Passeurs de sons* de Jean-Marc Ouvrier Buffet, hommage à Eric Gaudibert offert à la sortie sous forme de DVD (encarté dans le *Nuances* spécial) à tous les auditeurs. Un moment d'émotion tout particulier après les discours : le visage et les mots délicats d'Eric Gaudibert, et surtout la confirmation d'une impression nourrie par la création de *Gong* le 2 avril 2012 dans cette même salle (lire *Nuances* n° 38), celle qu'il s'agit là d'une œuvre majeure non seulement à l'échelle de son catalogue, mais de toute la production musicale de ce début de 21^e siècle. Une musique qui porte l'auditeur avec beaucoup d'intensité de l'écran en deux dimensions à la scène « 3D » du concert en chair et en sons.



Programme dense et varié sous la direction de William Blank : les constellations aux saveurs asiatiques de l'*Octuor* de George Benjamin, les contrastes puissants de *Chain 1* de Lutoslawski, la poésie pastel et les jeux de cache-cache orchestre-soliste de la *Sinfonietta* n° 2 de Penderecki portée par le généreux Michel Lethiec (photo) – qui offre en bis une improvisation sur un air catalan à la mémoire d'Henri Scolari –, enfin les pérégrinations oniriques (non sans rappeler *La Mer* de Debussy dans les premières pages) de la *Sringara Chaconne* de Jonathan Harvey. Figure marquante de la création contemporaine, ce dernier a tiré son ultime révérence le 4 décembre 2012 et laissé un souvenir particulièrement lumineux de son passage à l'HEMU en 2007 : pour William Blank – il le confiait dans le dernier magazine – cela a peut-être été la plus belle rencontre de ces dix ans. En attendant la prochaine... [AS] ■

CRÉATION À TOUS VENTS AU COLLÈGE SAINT-MICHEL DE FRIBOURG

Après une première collaboration réussie en 2011-2012 autour de l'œuvre de John Tavener, le site de Fribourg de l'HEMU resserre ses liens avec le Festival international de musiques sacrées (FIMS) en prenant part à son 12^e Concours de composition, dédié cette année à la musique pour ensembles d'instruments à vent. Avant l'interprétation le 7 juillet 2014 dans le cadre du Festival de l'œuvre primée du Japonais Takahiro Sakuma par l'HEMU Wind Orchestra dirigé par Philippe Ferro, les étudiants ont eu l'opportunité, en marge des délibérations du jury, de prendre part fin novembre à des ateliers d'interprétation animés par certains de ses membres. A la clé : un concert (très) audacieux – tranchant avec l'ambiance (et la fréquentation) habituelle des soirées du FIMS – le 29 novembre en l'église du Collège Saint-Michel.

C'est l'un des piliers de la vie musicale fribourgeoise, rendez-vous incontournable des amateurs d'art musical religieux. Le Festival international de musiques sacrées de Fribourg renforce cette année sa collaboration avec l'HEMU, site de Fribourg, initiée en 2011 autour de la musique de John Tavener. On se souvient de la fantastique émulation produite par la présence sur le site de Granges-Paccot du compositeur britannique durant le travail de son œuvre par les étudiants, présentée en concert à l'église du Collège Saint-Michel fin novembre 2011 puis dans le cadre du Festival 2012 (lire *Nuances* n° 36). Les responsables de la manifestation ont décidé d'associer les musiciens de l'HEMU au concours de composition qu'ils organisent les années impaires (sans festival) depuis 1985.

Les candidats, qui avaient jusqu'au 15 octobre 2013 pour remettre leur copie, ont reçu comme consigne d'écrire une œuvre destinée exclusivement à un ensemble d'instruments à vent dont l'instrumentation reprend tout ou partie de celle des *Symphonies d'instruments à vent* d'Igor Stravinski (dans sa version de 1947). Le jury international présidé par Thuring Bräm (CH) et composé de Dieter Ammann (CH), Jean-Pierre Chollet (CH), Akemi Naito (Japon / USA) et Philippe Ferro (F), s'est réuni à Fribourg du 21 au 23 novembre 2013 et a décerné le Prix du Concours 2013 (d'une valeur de 10 000 francs) le 24 novembre au Japonais



Takahiro Sakuma (41 ans). Son œuvre – baptisée « Asteroid Belt » – sera créée dans le cadre du prochain Festival de musiques sacrées, le 6 juillet 2014 à l'église du Collège Saint-Michel, par l'HEMU Wind Orchestra dirigé par Philippe Ferro, l'une des meilleures baguettes françaises de ce répertoire, chef notamment de la Musique des Gardiens de la Paix de Paris depuis 2000. Quarante-sept œuvres ont été soumises et deux d'entre elles se sont vues en outre attribuer une mention : « Odem » de Bo Wiget (Suisse) et « A Prayer XXI » de Isamu Tachihara (Japon).

Ce n'est pas tout ! Les étudiants de l'HEMU, site de Fribourg, associés à quelques collègues des classes lausannoises de Pierre-Stéphane Meugé,



José-Daniel Castellon et Letizia Belmondo, ont pu profiter de la présence sur place des jurés du concours pour travailler en leur présence quelques œuvres de ces derniers. Ont ainsi été mises sur le métier entre le 26 et le 29 novembre 2013 le concerto pour violon et dixtuor *Dirge* de Thuring Bräm, *Ancient Echoes from the Val d'Anniviers* pour 2 trompettes, cor, trombone et tuba (en création) et *Voyage* pour flûte, alto et harpe d'Akemi Naito, *Developpments* pour quintette de cuivres et *D'accord(s)* pour 2 saxophones altos de Dieter Ammann. Le résultat de cette session contemporaine a été présenté en concert le 29 novembre 2013 en l'église du Collège Saint-Michel. Une soirée... tout en contrastes. Entamée, pour le public, un peu plus tôt à l'aula du Collège

Entre la violoniste Jana Ozolina et le compositeur Thuring Bräm, le courant a immédiatement passé.

Les notes cuivrées jettent un pont majestueux entre notre Dent Blanche et son Mont Fuji, en passant par l'incontournable Everest, sommet de toute éternité...

au gré d'une présentation des œuvres animée avec beaucoup d'aplomb et d'aisance linguistique par le nouveau « Monsieur Culture » du Canton de Fribourg, Philippe Trinchan, victime d'imprévus techniques et organisationnels en chaîne qui n'ont pas réussi à le démonter...

Deux moments forts se sont clairement détachés, dans une atmosphère glaciale (la faute à une fenêtre restée ouverte alors que le vent et la neige se mettaient à souffler en trombes) et face à un public étonnamment clairsemé, alors que le FIMS se distingue généralement par ses salles bondées. D'abord la création (en présence de l'auteur) de *Ancient Echoes from the Val d'Anniviers* pour quintette de cuivres d'Akemi Naito, une pièce écrite durant le printemps 2013 et dédiée aux musiciens de l'HEMU, très applaudie par le public. La musicienne confiait s'être inspirée des écrits d'Ella Maillart, découverts au Japon alors qu'elle cherchait à s'immerger par l'esprit dans nos reliefs montagneux. Frappée par la dimension de cette femme exceptionnelle, elle donne naissance à une fresque planante, où les notes cuivrées jettent un pont majestueux entre notre Dent Blanche et son Mont Fuji, en passant par l'incontournable Everest, sommet de toute éternité.

Après les deux pages décapantes et ludiques de Dieter Ammann (qui ne pouvait malheureusement être présent), les étudiants s'attaquaient à *Dirge* de Thüring Bräm, un superbe hommage au roi des cuivres Philip Jones en forme de concerto pour violon et dix instruments à vent. Une œuvre que le président du jury a admirablement introduite, soulignant notamment les liens qui l'attachaient à Jones en tant qu'ancien directeur de la Haute école de Lucerne: « Le trompettiste a pendant dix ans

donné des cours très appréciés sur les bords du Lac des Quatre-Cantons. M'avouant un jour être incapable d'écrire une note de musique sérieuse, il m'a incité à écrire moi-même une pièce pour dixtuor de cuivres (4 trompettes, 4 trombones, 1 cor, 1 trombone) qu'il créerait volontiers: c'était une formation symétrique qu'il trouvait très équilibrée. Je l'ai pris au mot et me suis mis au travail en utilisant comme point de départ un chant funèbre de la tradition anglo-saxonne: *Dirge*. Je ne pouvais imaginer alors que Philip Jones ne vivrait juste pas assez longtemps pour la créer. Il a pu traverser le manuscrit que je lui ai envoyé à Noël 1999, nous en avons parlé au téléphone, et il est mort le 17 janvier 2000, quelques semaines avant la première audition. »

Malgré son point de départ sacré, *Dirge* déborde du cadre strictement religieux pour embrasser une dimension spirituelle plus large, à l'image d'Akiko Naito qui sous les traits des montagnes dessine en fait un message nimbé d'éternité. Cette prestation nous révélait en outre une étudiante très prometteuse de Pavel Vernikov à Sion: la violoniste lettone Jana Ozolina, qui après des études chez Boris Kushnir à Graz et des sessions de musique de chambre aux côtés de son célèbre compatriote Gidon Kremer, développe une personnalité d'une classe singulière qui pourrait la mener très haut. [AS] ■



« LE VENT EN POUPE » AUX MIDI-CONCERTS

Chaque mercredi (ou presque) à 12h15, la salle Utopia 1 de la Grotte 2 à Lausanne accueille professeurs et étudiants de la maison pour des concerts publics et gratuits proposés et entièrement imaginés par ces derniers, avec le concours parfois de musiciens extérieurs. Rencontres inédites à la clé, et une belle occasion donnée aux professeurs de s'exposer, parfois aux côtés de leurs étudiants. C'était le cas le 23 octobre 2013 avec la magnifique union de plusieurs professeurs d'instruments à vent et de leurs élèves autour de pages rares de Krommer, Beethoven et Gounod.

Malgré les vacances, on comptait très peu de places libres à Utopia 1 le mercredi 23 octobre 2013 à l'heure du déjeuner. Il y a bien sûr la tradition des Midi-concerts, bien ancrée dans l'ADN des mélomanes lausannois depuis leur création il y a plus de quinze ans; mais il y avait aussi, ce jour-là, l'intérêt pour une répertoire peu visité, porté par trois professeurs et dix étudiants: celui pour ensemble d'instruments à vent. Les festivités commencent avec la *Partita-Octuor* op. 57 de Franz Krommer, petit maître hongrois contemporain de Mozart dont la qualité de la musique est en général largement sous-évaluée – sauf chez les vents justement, qui apprécient beaucoup ses concertos pour clarinette. La barque est menée avec maestria par le premier hautbois Jean-Louis Capezzali. A juger la performance pleine d'autorité de son étudiante Barbara Stegemann dans l'*Octuor* op. 103 de Beethoven à suivre, on aurait pu imaginer le maître céder là aussi sa première place à la disciple...

Beethoven, donc, pour suivre: étonnamment, la pièce la plus difficile à défendre. Les cors, qui avaient ça et là dérapé dans Krommer, se reprennent magistralement. Le professeur est plus difficile à déceler: c'est Frédéric Rapin, le clarinettiste, qui fait profil bas aux côtés de la très expressive Selin Gürol; présence stabilisatrice néanmoins, avec la précision mais l'emphase des gestes corporels en moins. Enfin – véritable cerise sur le gâteau d'un point de vue artistique – ce Midi-concert enthousiasmant se terminait par la *Petite Symphonie* de Charles Gounod, portée de la flûte par José-Daniel Castellon... une fois n'est pas coutume sans étudiant à ses côtés! Tous les registres de l'harmonie s'en donnent à cœur joie, et le public en aurait bien redemandé... si l'on n'avait allègrement dépassé les 13h de fin « contractuelles »! [AS] ■

GRRRRRRANDES ORGUES !

Inaugurées en décembre 2003, les Grandes Orgues Fisk ont été sous le feu des projecteurs du 29 novembre au 7 décembre 2013 au gré d'un véritable spectacle pour les yeux et pour les oreilles baptisé «Toccatà et Lux», qui a vu à cette occasion l'inauguration d'un nouveau clavier d'écho (ou *Fernwerk* – lire le *Nuances hors série* de septembre 2013). Point d'orgue de ces festivités : un grand concert avec l'Orchestre de l'HEMU et David Houston, un étudiant américain de Jean-Christophe Geiser, le 11 décembre, proposant entre autres l'audition du *Concerto pour orgue* de Jean Balissat composé pour l'inauguration et jamais redonné depuis. Mo-nu-men-tal !

Cela peut paraître surprenant mais c'est un fait : ce concert anniversaire du 11 décembre 2013 constituait le premier concert avec orgue donné à la Cathédrale de Lausanne par l'Orchestre de l'HEMU. Au vu de l'excellente fréquentation et du résultat artistique proprement magistral, on peut gager que cela ne sera pas le dernier ! Pour ouvrir la soirée, une page qui n'avait plus résonné depuis sa création dans ces mêmes murs dix ans plus tôt : le *Concerto pour orgue* de Jean Balissat, composé à l'occasion de l'inauguration de l'instrument aujourd'hui fêté. Détail touchant : sa veuve Mina Balissat et sa fille Marjorie Balissat sont présentes au premier rang, aux côtés du directeur général Hervé Klopfenstein, manifestement impressionné par l'épure livrée par ses troupes sous la baguette extrêmement précise d'Aurélien Azan Zielinski.

«Compte tenu du rôle joué par Jean Balissat au Conservatoire [il y enseigne l'analyse, l'harmonie, la composition et l'orchestration de 1979 jusqu'à sa retraite en 1999, *ndlr*], cet événement revêtait

une dimension symbolique particulière, un hommage à celui qui a dirigé l'Orchestre de Chambre de Lausanne lors du concert d'inauguration de l'instrument», note Jean-Christophe Geiser. Et une très belle (re)découverte : celle d'une œuvre à l'image de son auteur, serrée dans la conduite de la ligne – même dans le *Lento molto* initial qui a un effet envoûtant sur l'auditeur –, abondamment «cuivrée» dans l'*Allegro* final où le dialogue des plus vifs entre vents, cordes et percussions emporte tout sur son passage.

Mais on est loin d'avoir encore tout vu... et entendu ! Lorsque s'élèvent les tutti de la 3^e *Symphonie en ut mineur dite «avec orgue»* de Camille Saint-Saëns, c'est toute la Cathédrale de Lausanne qui se met à trembler. La pâte sonore, plus encore que le volume, est d'une densité exceptionnelle : les cordes, que l'on ne sait plus où mettre tant l'effectif est gourmand – ô excès du Romantisme ! – livrent un tableau d'une homogénéité rare, qui fait la fierté de toute l'institution. [AS] ■

Lorsque s'élèvent les tutti de la 3^e Symphonie de Saint-Saëns, c'est toute la Cathédrale de Lausanne qui se met à trembler...



© Antonin Scherrer

Le Conservatoire au Festival Bach : cantates de pros !

C'était un fantastique concert à tous points de vue : les *Cantates 4, 140 et 131* de Bach enlevées avec une autorité déconcertante par les Vocalistes, les Maîtrises et l'Orchestre des Jeunes, le 13 novembre 2013 en l'église Saint-François, dans le cadre du prestigieux Festival Bach de Lausanne. Sur le plan pédagogique : la preuve que l'ambition n'est pas un vilain défaut et que dépasser ses limites ne rime pas forcément avec se brûler les ailes. Sur le plan artistique : la satisfaction d'avoir pu mettre en contact dès le début de leur parcours de jeunes musiciens avec les sommets de la musique, encadrés par des élèves plus avancés et quelques « frères » et « sœurs » de l'HEMU, et d'en avoir fait profiter un très large public (ainsi que les classes de solfège du Conservatoire et de 8 classes des collèges de Mon Repos et l'Elysée qui s'étaient vus en marge destiner des sessions spéciales entrant en résonance avec leur travail).



© Olivier Wavre

On pouvait se féliciter ce soir-là d'au moins deux mérites : la capacité du Conservatoire de Lausanne à tisser des partenariats hautement stimulants – dans le cas précis avec le prestigieux Festival Bach de Lausanne : deuxième année déjà – et de faire profiter les plus jeunes de la présence sous le même toit d'étudiants professionnels à l'expérience et à l'aura forcément dynamisante, en qualité de grands frères et de grandes sœurs davantage que de renforts. Mais il y a aussi, plus simplement, cette attitude de voir toujours plus haut, trop haut peut-être, pour forcer les talents en herbe à se dépasser.

Une saine ambition qui réussit diablement bien jusqu'ici aux chanteurs des Vocalistes et des Maîtrises, qui donnaient avec un aplomb étourdissant le 13 novembre 2013 en l'église Saint-François trois cantates de Jean-Sébastien Bach aux côtés de l'Orchestre des Jeunes – et pas des moindres : les *Cantates 4, 140 et 131*. Un défi qui fait mouche à tous points de vue, à commencer par un public de plus en plus nombreux et enthousiaste, qui d'un concert à l'autre sait qu'il peut s'attendre à un niveau de qualité et d'engagement qui n'a rien à envier à celui d'artistes professionnels.

Le tableau est admirable et touchant : un noyau de tout jeunes chanteurs enveloppés par la masse des plus grands, le sourire et la concentration sur le visage, signe d'une conscience pleine et entière d'être partie prenante d'une aventure généralement réservée aux seuls élèves avancés. S'il fallait donner

une définition visuelle du mot « transmission » celle-ci ferait idéalement l'affaire.

Le passage de témoin – la confiance – a lieu à tous les niveaux. Au sein des Vocalistes dont les plus chevronnés se voient confiées des parties solistes souvent périlleuses tant sur le plan horizontal que vertical (harmonique). Au sein de l'Orchestre des Jeunes où l'on a plaisir à voir évoluer au continuo le jeune Léonard Schick, sous l'œil bienveillant et attentif de Veronica Kuijken. Une école en marche dont l'auditeur non familier des visages et des rouages oublie bien vite ces contingences pour profiter pleinement des beautés du grand Bach, exactement (ou presque) comme s'il assistait à un concert « standard » du Festival Bach de Lausanne – superbe passage central de la *Cantate 131* avec ses mouvements harmoniques du chœur si audacieux et ses soli de hautbois si magistralement enlevés par Gaëtan Beauchet ! [AS] ■



© Olivier Wavre



Voir toujours plus haut, pour forcer les talents en herbe à se dépasser.

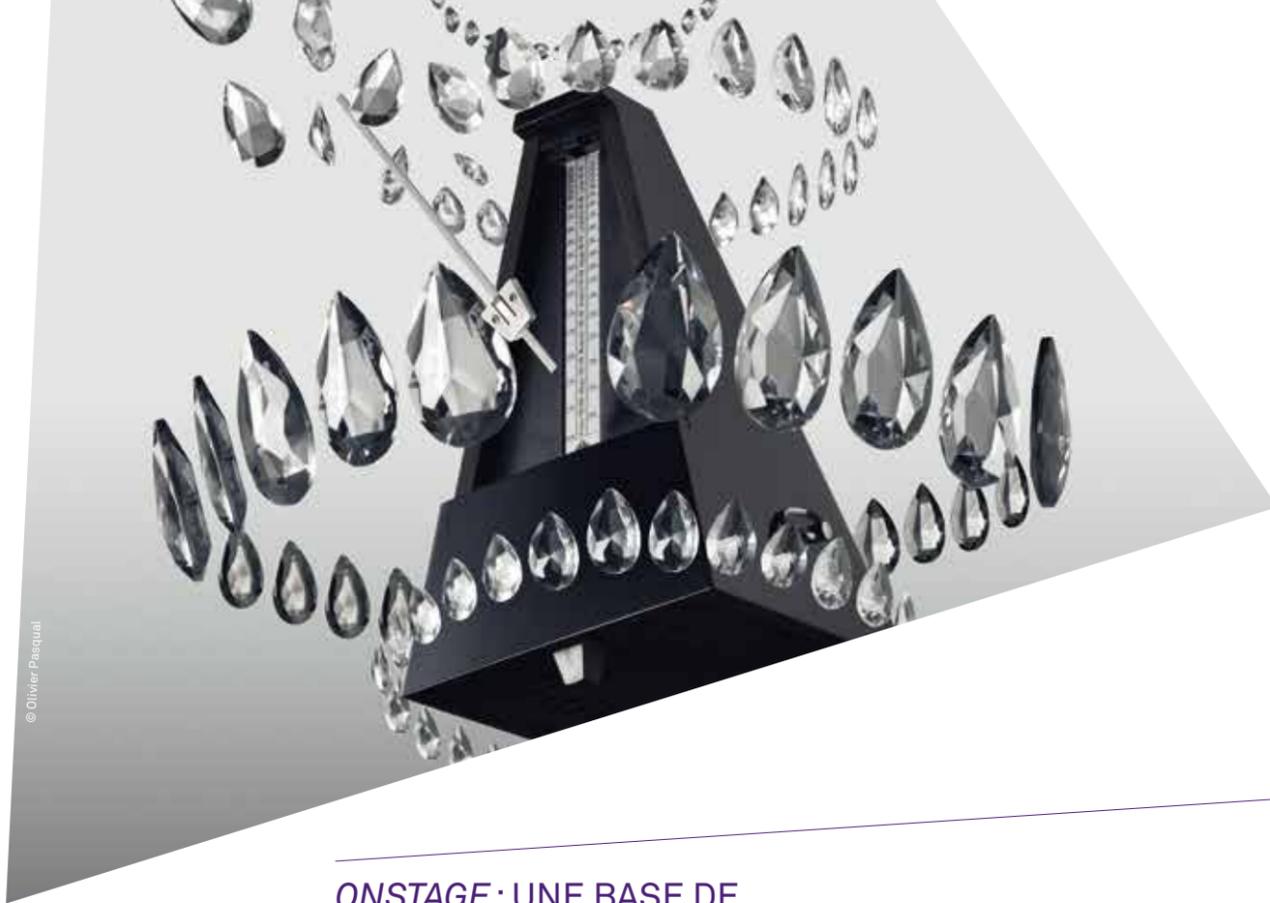
IRMAS : LA MUSIQUE ET LE THÉÂTRE ROMANDS ONT LEUR INSTITUT DE RECHERCHE

Chercher ? Oui, mais chercher quoi, pour qui, et comment ? L'entrée de l'enseignement supérieur de la musique dans le giron des hautes écoles spécialisées – nous l'avons évoqué à de multiples reprises dans ces pages –, a vu débouler comme une comète d'abord improbable le champ de la recherche dans le quotidien du professeur comme de l'étudiant. Dont acte. A l'heure de la mise en œuvre pratique de ces nouvelles contingences, l'inauguration en grande pompe officielle le 22 novembre 2013 à Genève de l'IRMAS – comprenez « Institut de Recherche en Musique et Arts de la Scène » – revêt une importance symbolique toute particulière : la concrétisation en pierres et en idées stratégiques claires par les hautes écoles du Domaine musique et arts de la scène de la HES-SO (HEM Genève, HEMU Vaud Valais Fribourg et Manufacture-HETSR) de l'une des volontés fondatrices de l'enseignement tertiaire. Chronique d'une après-midi riche en perspectives.

Il y avait du beau monde vendredi 22 novembre 2013 à l'auditorium Uni-Mail à Genève pour porter sur les fonts baptismaux le tout nouveau – fringant et fragile à la fois – Institut de Recherche en Musique et Arts de la Scène (« IRMAS » pour les intimes... source de jeux de mots plus ou moins heureux) : cadre *underground* peu flatteur a priori pour un champ du savoir qui, dans le domaine des arts, est plutôt pour l'heure en quête de lumière, mais qui en fin de compte s'avère plutôt en harmonie avec les discours – les prières ! – de ces hommes et de ces femmes habités par la foi des pionniers. Sur scène en première ligne : les responsables de recherche des trois hautes écoles du Domaine musique et arts de la scène de la HES-SO, Angelika Gusewell (HEMU), Yvane Chapuis (Manufacture-HETSR) et Rémy Campos (HEM Genève), pétris d'enthousiasme et en même temps d'une certaine fébrilité – celle qui accompagne toute naissance ardemment désirée, passage du militantisme à une réalité qui vous place soudain sous le feu cru des projecteurs de « l'efficacité », du résultat. Dans leur sillage : des professeurs-chercheurs aussi traversés de passion de leur champ spécifique qu'empruntés par moments dans la manière de gagner l'auditoire

à leur cause – Pierre Goy et le *work in progress* de l'édition chopinienne, Serge Margel et la confrontation entre les modèles théoriques de la sociologie et la réalité artistique, Eric Daubresse et le logiciel d'aide à l'orchestration ORCHIS, Susanne Abbuehl et le questionnement du vécu au-delà des clivages hommes-femmes dans l'enseignement professionnel du jazz, Francis Biggi et les sources musicales de la *Commedia dell'Arte*... L'occasion de se souvenir que la communication n'est pas leur premier métier et qu'il y a là également, peut-être, un champ d'apprentissage possible à intégrer à l'enseignement de cette recherche en devenir.

Hôte de la cérémonie et du nouvel Institut, Philippe Dinkel, responsable du Domaine et directeur de la HEM Genève, rappelle en quelques lignes fortes le contexte qui accompagne la naissance de l'IRMAS, en commençant par tordre le cou à une idée reçue qui voudrait que la recherche soit apparue dans les conservatoires comme par magie administrative, sortie du chapeau (forcément démoniaque !) des réformes de Bologne : « Souvenons-nous qu'au lendemain de la Révolution française, l'un des plus vieux conservatoires d'Europe, celui de Paris, s'est affirmé dès le début comme un pôle de



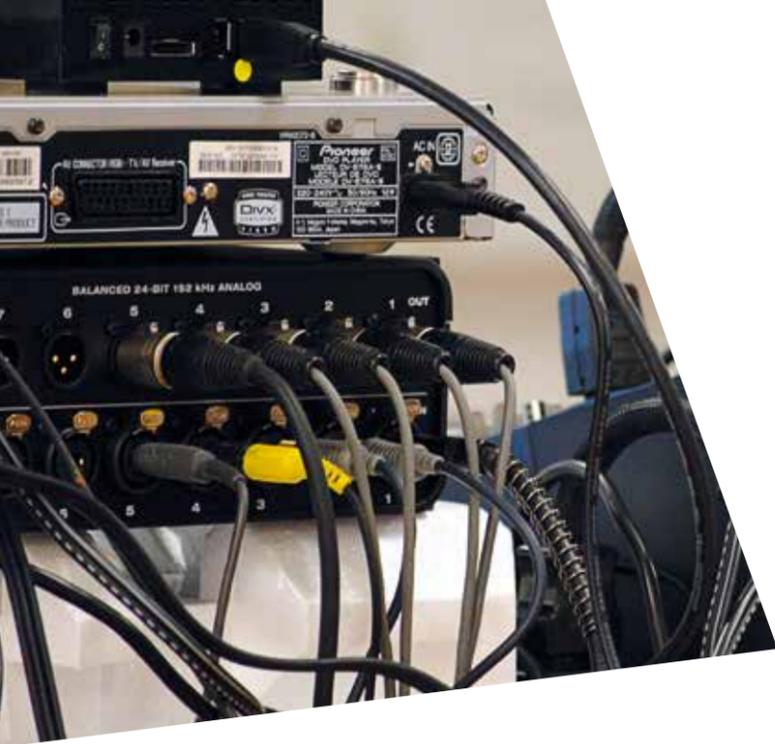
© Olivier Pasqual

ONSTAGE : UNE BASE DE DONNÉES POUR REVIVRE LES CONCERTS DU PASSÉ

Tout est né des travaux de recherche menés dans le cadre du 150^e anniversaire du Conservatoire de Lausanne en 2011 : l'exhumation pour les besoins de la monographie (parue la même année chez Infolio sous la plume du soussigné) de plusieurs centaines de programmes de concerts et autres événements organisés par l'institution depuis sa fondation en 1861 par Gustave-Adolphe Koëlla, qui a incité Paolo Boschetti, bibliothécaire scientifique en charge des archives de la maison, de voir plus loin à la fois en terme de conservation et de mise à disposition. « En consultant les travaux réalisés dans ce domaine par des chercheurs étrangers, il s'est avéré que la constitution d'une base de données raisonnée recensant tous ces programmes et leur contenu pouvait avoir un intérêt réel tant pour les scientifiques que pour les interprètes, confie-t-il. Avec l'aide d'Angelika Gusewell, responsable de la recherche à l'HEMU, et du RISM (le Répertoire international des sources musicales), nous nous sommes mis au travail et cela a abouti à la mise en ligne d'une base informatique baptisée *Onstage*, titre suffisamment neutre pour être en mesure d'accueillir par la suite d'autres sources de données – ce qui n'a pas tardé à se produire puisque deux bibliothèques de l'arc lémanique ont rapidement fait part de leur intérêt, et que des réactions nous sont déjà parvenues de Suisse alémanique. »

Concrètement, *Onstage* regroupe aujourd'hui – pour la seule Haute école de musique de Lausanne et Conservatoire de Lausanne – quelque 865 activités totalisant plus de 1000 compositeurs et interprètes, issues de quatre fonds distincts (Bibliothèque HEMU-CL, archives administratives HEMU-CL, Fonds musical Claude-Pascal Perna et Archives cantonales vaudoises) et regroupées en dix séries : auditions, examens, concerts, palmarès, concours, cours, « Jeudis du Conservatoire », « Midi-concerts » et autres. La succession chronologique présente un certain nombre de « trous » (1861-1880, 1900-1924, 1974-1983), mais la capacité de recherche est déjà impressionnante : elle touche non seulement les musicologues (qui apprendront par exemple que 30% des programmes numérisés voient apparaître le nom du compositeur Jean-Sébastien Bach), mais aussi plus largement tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'activité culturelle à Lausanne durant ce dernier siècle et demi (à travers le recensement des dates, des prix, des lieux...).

Une manne fantastique appelée à s'enrichir progressivement, accessible librement à l'adresse : <http://d-lib.rism-ch.org/onstage/>



formation non seulement aux arts mais aussi aux métiers. Aujourd'hui, nous ne faisons autre chose que de marcher dans ses traces en (ré)affirmant l'importance du caractère réflexif de toute pratique artistique, du bénéfice contenu dans le temps du recul critique.»

Acceptant volontiers les craintes qu'ont pu susciter ces nouvelles perspectives en terme de charge supplémentaire de travail et d'inexpérience souvent totale en matière de recherche scientifique, le directeur préfère regarder vers l'avant en soulignant tout ce qu'il y a à gagner dans ce mouvement, qui pour lui s'inscrit dans une forme de continuité, fût-elle inconsciente. « Les grands axes de la recherche artistique découlent en ligne directe du quotidien du musicien et de l'homme de théâtre : interprétation, pédagogie, métiers, arts et sciences, dialogue interculturel... On est bien loin des limbes fumeuses de l'intellectualité ! » C'est que l'acte artistique est indissociable du rapport avec cette tierce personne qu'est le public, de cette relation fondatrice et si subjective entre l'auteur et le spectateur qui implique une interrogation constante de l'interprétation. A mille lieues du rat de laboratoire, le musicien-chercheur questionne en fait depuis toujours sans le savoir – instinctivement – sa propre pratique : reste aujourd'hui à passer la vitesse supérieure en couchant cela sur le papier (ou tout autre support communicatif), pour en faire profiter l'ensemble de la communauté artistique. Là est l'enjeu, bien loin du mur de ronces souvent mis en avant par des opposants trop hâtifs dans leurs jugements.

Au menu des communications officielles, le témoignage de Roman Brotbeck, musicologue et ancien directeur du département musique de la Hochschule der Künste de Berne (où il œuvre aujourd'hui comme chercheur à côté de nombreux mandats indépendants), est celui qui, de loin, irradie le plus vivement l'atmosphère feutrée de l'auditorium souterrain. Comme à un enfant qui a enfin décidé d'abandonner les manchons pour affronter l'eau muni de ses seules ressources mais qui hésite encore sur le moment propice pour le plongeon, il fait part des « cinq courages » qu'il souhaite à l'IRMAS et à ses acteurs. « Le premier est le courage de collaborer, au niveau institutionnel mais aussi interinstitutionnel – national et international, exactement comme au

Moyen Age où les musiciens déjà dialoguaient au-delà des frontières de leurs cours – pour ne pas s'enfermer comme à l'université dans des champs de recherche isolés. Le deuxième est celui de publier : écrivez ! Même des choses provisoires, il ne faut pas avoir peur de se tromper. Le troisième courage est celui de créer des équipes : le temps des solistes, des Einstein a vécu ; vive le temps des échanges ! Le quatrième est le courage de ne pas tout faire : pour tirer pleinement profit d'un pôle de recherche, il est indispensable de renoncer à d'autres. Enfin, je souhaite aux gens de l'IRMAS le courage – et la patience – de revendiquer un accès aux programmes de doctorat. » Conclusion en forme d'image forte à méditer : « Irmás » en espagnol signifie... aller plus loin.

Pour l'heure, cela signifie sur le terrain battre le fer qui semble enfin chaud, comme s'en réjouit Angelika Gusewell : « Lorsque je suis arrivée à l'HEMU dans le sillage de l'entrée de l'institution dans le système de Bologne, la recherche était quasi inexistante. En moins de dix ans, nous avons fait des pas de géant. Des pas visibles comme le développement de la bibliothèque, des concerts en lien avec les projets de recherche, des publications, mais aussi des pas souterrains, peut-être plus importants encore : l'augmentation sensible du nombre de professeurs impliqués dans des projets, l'élévation de la qualité de ces derniers

ainsi que la révélation pour un certain nombre d'entre eux de la satisfaction qu'ils peuvent y trouver. » La route est donc encore longue, mais elle ne ressemble plus à un coupe-gorge. Longue vie à l'IRMAS, à la recherche artistique et à ces « praticiens réflexifs » chers à Philippe Dinkel ! ■

PRIX GENILEM HES-VAUD

Organisé par GENILEM conjointement avec l'Etat de Vaud (DGES) et les Hautes écoles vaudoises, le Prix GENILEM HES-Vaud est un tremplin pour celles et ceux qui veulent transformer une idée innovante en entreprise. Ouvert aux étudiants, alumni et corps intermédiaires des Ecoles vaudoises de type HES, ce concours offre l'opportunité de remporter un financement de CHF 20 000.-, accompagné d'un coaching GENILEM d'une durée de trois ans. Les inscriptions pour l'édition 2014 sont ouvertes jusqu'au 23 mai 2014. Individuellement ou en équipe, il suffit de compléter un formulaire d'inscription expliquant brièvement l'idée ou le projet. Les candidats retenus seront convoqués à un *Elevator Pitch*, première phase de sélection qui consiste en une courte présentation (2 minutes) du projet. Les finalistes devront par la suite rédiger un business plan et le présenter à un jury, qui choisira le lauréat 2014.

Tous les détails sont disponibles sous : www.hev.ch/genilem



LE STUDIO VARGA EN 168 PAGES

Nous l'avions évoqué avec l'auteur début 2011 lors d'un *Nuances* spécial recherche (n° 33) : l'importante étude consacrée par Vincent Arlettaz, coordinateur de la recherche sur le site de Sion, au studio d'enregistrement de la Fondation Tibor Varga à Grimisuat, est arrivée à son épilogue. Et quel épilogue ! Un magnifique ouvrage, richement documenté et illustré, incarnant l'opus 1 d'une collection éditoriale dédiée aux projets de recherche appliquée et développement réalisés au sein de l'HEMU. Un panorama très fouillé d'une épopée discographique qui aura duré de 1994 et 2009, à travers de nombreux témoignages entre autres d'ingénieurs du son et d'artistes, avec en point de mire cet espoir : que ce lieu unique, aujourd'hui menacé, renaisse. Cet ouvrage est mis gracieusement à la disposition de toutes les personnes intéressées à la réception de la Grotte 2 ou aux bureaux des études de Sion et Fribourg.

Commande par email : vincent.arlettaz@hemu-cl.ch
ou par téléphone au +41 79 693 03 81



JUILLIARD SCHOOL ENTREPRENDRE L'ART AVEC L'ART D'ENTREPRENDRE

L'institution newyorkaise, emblème de la culture classique outre-Atlantique, prône un maximum d'ouverture vers la ville et son public, autant qu'une approche hyper professionnelle de la gestion de carrière. Visite, et rencontre avec le directeur Ara Guzelimian.

LA RÉUSSITE SELON JUILLIARD ? DES RÉUSSITES !

Ara Guzelimian expose sa conception de la carrière : « Il existe pour moi de très nombreuses définitions au mot « succès ». Si un hautboïste gagne un poste au Chicago Symphony Orchestra, fantastique. Si un artiste lyrique obtient un rôle principal au Met, génial. Mais il y a d'autres voies. Voici un exemple : le violoniste Colin Jacobsen. Il joue aussi bien de la musique de chambre que de la musique perse sur kamanche ou encore du répertoire contemporain. Il est le fondateur d'un ensemble baptisé *The Knights*. Autogérée, vibrante et excitante, la formation propose une approche novatrice du répertoire, depuis Beethoven jusqu'à des collaborations avec la scène indépendante. Ces jeunes artistes parlent naturellement tous ces langages, et ils ont créé leur propre niche, leurs propres opportunités. Ils fêtent actuellement leur dixième anniversaire. »

Renée Fleming. Chick Corea. Philip Glass. Alan Gilbert. Vadim Repin. Pinchas Zukerman. Wynton Marsalis. Leur point commun ? Tous sont passés par la prestigieuse Juilliard School de New York, sans conteste l'institution phare des Etats-Unis en matière d'arts de la scène et d'interprétation musicale, et l'un des centres de formation les plus actifs du monde.

Une enveloppe de verre habille les façades côté Broadway. A portée de regard, de l'autre côté de West 65th Street, le Avery Fisher Hall (quartier général du New York Philharmonic) élance ses colonnes de craie, tandis que le Metropolitan Opera déploie ses hautes fenêtres et sa programmation caractéristique : des chanteurs du meilleur niveau dans les grands titres du répertoire, servis par une brochette de metteurs en scène souvent consensuels.

Au cœur de Juilliard, le corps étudiant s'affaire, investissant les quelque 300 studios d'exercice, tous équipés de pianos Steinway, s'étirant aux barres des salles de danse, récitant devant l'hémicycle du théâtre shakespearien. Ici, l'écolage semestriel s'élève à 25 000 dollars, témoignage de la privatisation et de l'élitisme américains en matière d'études supérieures. Mais des solutions existent, bourses, emprunts ou mécénat. Dans tous les cas, les sommes investies sont à la hauteur de la motivation. Le budget de l'établissement frise les 90 millions de dollars annuels.

Outre les dimensions impressionnantes des auditoriums et salles de spectacle destinés à accueillir les activités publiques, certains coups d'œil font immédiatement comprendre que Juilliard n'est pas une école comme les autres : l'impressionnante bibliothèque, où sont stockés 75 000 partitions, 25 000 CDs et 23 000 livres ; l'atelier de construction



de décors et de confection de costumes, propre à l'institution, qui travaille en amont des productions lyriques et théâtrales pour permettre des scénographies sur mesure ; ou, plus modeste mais tout aussi éloquent, le panneau d'affichage où se bousculent les innombrables coupures de presse relatant les activités de l'école.

Dans le bureau d'Ara Guzelimian, directeur de l'établissement, reliures et revues recouvrent tout un mur tandis que des intégrales Rubinstein et Barenboim racontent les affinités musicales de cet homme de 59 ans, ancien programmateur du Carnegie Hall. Tout en générosité et en précision, il dessine le présent de Juilliard – pour mieux anticiper l'avenir.

COMMENT S'ARTICULE L'HISTOIRE DE LA JUILLIARD SCHOOL ?

Ara Guzelimian : L'école a été fondée en 1905 et s'est consacrée exclusivement à l'enseignement de la musique durant ses cinquante premières années d'existence. « Juilliard » fait référence au nom d'un homme d'affaires, Augustus D. Juilliard, qui fit don de quelque 20 millions de dollars, à une époque où

cette somme représentait beaucoup plus d'argent qu'aujourd'hui. La division danse est apparue en 1951, et la division d'art dramatique encore plus tard, en 1969. Pendant longtemps, l'institution était située non loin de l'Université Columbia, là où est installée aujourd'hui la Manhattan School of Music. Lorsque le Lincoln Center a été construit à la fin des années 1950, l'idée était de réunir différentes organisations artistiques, parmi lesquelles une institution de formation. Juilliard a été invitée à être cette institution, et l'une des conditions était que le théâtre y soit également enseigné. Ainsi, lorsque l'école s'est installée ici, la section d'art dramatique a été créée. La division jazz, elle, date environ de l'an 2000. Enfin, il y a quatre ans, nous avons créé un programme d'interprétation baroque et historiquement informée.

COMMENT DÉCRIREZ-VOUS LA PHILOSOPHIE DE LA JUILLIARD SCHOOL ?

Le déménagement au Lincoln Center a été un moment-clé. Notre école se donne pour mission d'être un pont vers la vie professionnelle de la façon la plus directe possible ; désormais il suffit de regarder par la fenêtre pour voir très concrètement



GRAND ANGLE
JUILLIARD SCHOOL NEW YORK
JONAS PULVER

les objectifs à atteindre ! Nous avons des affinités naturelles avec les institutions alentours, à savoir le Lincoln Center Theater, le Metropolitan Opera et le New York Philharmonic. D'une manière amusante, ce sont les trois bâtiments les plus proches ! Nos dramaturges et nos acteurs travaillent très souvent avec le théâtre. Le programme pour jeunes artistes du Metropolitan Opera et notre programme le plus avancé d'art lyrique collaborent très fréquemment. En ce qui concerne le New York Philharmonic, de nombreux premiers pupitres sont professeurs ici à Juilliard, et de nombreux membres de l'orchestre sont d'anciens étudiants. A commencer par le chef principal, Alan Gilbert, qui enseigne ici tout en étant le directeur musical du New York Philharmonic.

DE QUELLE MANIÈRE CETTE PROXIMITÉ INFLUENCE-T-ELLE L'ENSEIGNEMENT À JUILLIARD ?

Nous ne fonctionnons pas seulement comme une institution éducative, mais aussi comme une plateforme de production. Les concerts, les opéras et les spectacles que nous montons font partie intégrante de la vie culturelle de New York. Ils sont chroniqués dans la presse avec les mêmes standards et la même régularité que les performances professionnelles. Une grosse opération danse s'est par exemple achevée dimanche passé, et le *New York Times* est venu la chroniquer. C'est un véritable événement, tous les critiques viennent, parce qu'ils savent que la prochaine génération de talents est là.

QUELLE IMPORTANCE PREND LA PRÉPARATION DE CES ÉVÉNEMENTS PUBLICS DANS LE CURSUS DES ÉTUDIANTS ?

Dans la phase de leurs études consacrée à la scène, ils y passent le plus clair de leur temps. C'est tout simplement l'objectif principal. Quand on sait que les invités de nos ateliers d'interprétation historiquement informée se nomment William Christie et Jordi Savall, Ton Koopman ou Christopher Hogwood, on ne s'étonne pas de trouver nos jeunes et nos diplômés dans n'importe laquelle des *Passions* de Bach montées dans l'une ou l'autre des grandes églises de la ville. Sans l'aspect des performances publiques, l'attrait de l'école serait fortement diminué.

CET ENTRELAÇEMENT AVEC LA VILLE EST DONC PRIMORDIAL ?

Dans un conservatoire à l'ancienne, il s'agissait de s'enfermer dans un studio, de travailler jusqu'à la perfection, et de rencontrer le grand public seulement à l'autre bout du cursus. Mais la vie culturelle a changé aux Etats-Unis, elle change également en Europe, et ce modèle passif, que je qualifierais de monastique, ne marche plus. Nous mettons un fort accent sur les actions de promotion et de proximité. Une grande partie de nos étudiants se produisent dans des hôpitaux, dans des quartiers pauvres, dans des homes pour personnes âgées. C'est bénévole, mais nous organisons des concours pour sélectionner les participants ! Pour les jeunes, c'est une sorte de consécration.

DE QUAND DATE CETTE VOLONTÉ DE S'OUVRIRE AU MAXIMUM ?

La rénovation de notre bâtiment, il y a maintenant quatre ans, a marqué l'aboutissement de cette démarche. Historiquement, le quartier où nous nous trouvons est celui de *West Side Story*, c'est un quartier plutôt défavorisé, dangereux. Le Lincoln Center faisait partie d'un programme de revitalisation urbanistique, mais lorsqu'il a été construit, il ressemblait plutôt à une forteresse, pour se prémunir contre le voisinage, ne laisser entrer que celles et ceux qui correspondaient aux standards... Cela devait changer. Les architectes Diller Scofidio + Renfro ont littéralement ouvert le bâtiment comme une boîte de sardine, de manière à ce que toute la façade donnant sur Broadway soit intégralement vitrée. Symboliquement, c'est très important. Les personnes qui travaillent à devenir des artistes ici sont constamment conscientes de la ville dans laquelle elles se trouvent. De manière similaire, depuis un bus ou un taxi sur Broadway, on voit les danseurs qui s'entraînent, les musiciens qui répètent. De l'extérieur comme de l'intérieur, les arts font partie de la fabrique de la vie.

S'OUVRIRE VERS L'EXTÉRIEUR, C'EST AUSSI APPRENDRE À SE PRÉSENTER, À SE FAIRE CONNAÎTRE. ENSEIGNEZ-VOUS AUSSI CELA ?

Bien sûr ! Nous avons un centre pour l'écrit et la communication, qui traduit tous nos efforts pour promouvoir la rédaction et la prise de parole. Nous pensons que les artistes ne doivent pas être muets,

mais au contraire défendre les arts. Plus récemment, nous avons mis sur pied des ateliers consacrés à l'*entrepreneurship*. Nous pensons que les créateurs sont nécessairement des entrepreneurs, qu'il s'agisse de créer sa propre compagnie de danse ou son propre ensemble de musique de chambre. Enfin, notre bureau d'aide à la carrière organise de nombreux séminaires qui traitent de la constitution d'un CV jusqu'aux spécificités fiscales du monde professionnel de la scène.

COMMENT VOYEZ-VOUS LA JUILLIARD SCHOOL DANS VINGT ANS ?

Aujourd'hui, des instances sacrées comme les radios publiques et les orchestres qui leur sont liés sont remises en question, à mon plus grand regret. Des pressions similaires sont à l'œuvre aux Etats-Unis et en Europe. Il faut réagir et nous adapter, il n'y a pas d'autre choix. Au niveau musical, nous devons prendre en compte que de plus en plus de jeunes artistes parlent de multiples langages, explorent de multiples styles. Je pense que dans vingt ans, nos cursus reflèteront cette tendance. La musique contemporaine se nourrit d'influences de plus en plus variées ; le métissage est partout, les esthétiques s'entrecroisent. Pour de nombreux étudiants, il sera précieux de pouvoir acquérir des notions de musique klezmer, de tango, de rythmiques indiennes par exemple. Le paysage musical est en train de se modifier, et il est primordial pour une école de comprendre les courants qui nourrissent ce changement. [JP] ■



LA JUILLIARD SCHOOL EN QUELQUES CHIFFRES

- 830 étudiants, dont 681 sont au bénéfice d'une bourse privée
- 40 nationalités
- 27% d'étudiants non-américains
- 680 inscrits au département musique
- 98 au département danse
- 78 au département art dramatique
- Les diplômés de Juilliard représentent 50% des membres actifs du New York Philharmonic

BRÈVES

01

www.alexanderbuonointl.com/bbpiano

Ancienne étudiante de l'HEMU (elle y a décroché son diplôme de concert en 2004 et son diplôme d'accompagnement en 2006), **Christel Barberi** vient de remporter le 1^{er} Prix du Concours international Bradshaw and Buono de New York grâce à son enregistrement de *Petrouchka* d'Igor Stravinski (dans sa version pour piano à 4 mains de 1911) aux côtés de Maud Caillat. Cette distinction a permis à son duo de se produire à l'auditorium Weill du Carnegie Hall. Les pianistes cherchent aujourd'hui à diffuser leur enregistrement, qui comprend également la *Sonata KV 521* de Mozart.

02

www.musiccompetitions-kgbl.com

Deux étudiantes flûtistes de José-Daniel Castellon viennent de décrocher un 1^{er} Prix lors du 2^e Concours EMONA (European Musicians ON Air), qui s'est déroulé du 21 au 24 novembre 2013 à Ljubljana en Slovénie. Sous la présidence de Nenad First, **Claudia Pana** (Bachelor) totalise 99.30 points en catégorie V et **Helena Macherel** (Master) 98.28 points en catégorie VI.

03

Deux étudiants de l'HEMU se sont distingués lors du dernier concours de musique de chambre Orpheus, qui s'est déroulé les 11 et 12 octobre 2013 à Bâle. Des 19 ensembles engagés, les membres du jury sous la direction du violoncelliste Thomas Demenga ont sélectionné six lauréats, parmi lesquels le Duo Liamo, composé de **Mai Suzuki** et Shintaro Kawahara (1^{er} Prix *ex æquo*) et le Quatuor Galaad, avec au violoncelle **Raphaël Abeille**.

04

Tjasha Gafner, élève pré-HEM de Letizia Belmondo, a obtenu en décembre 2013 le Prix spécial du Concours international de harpe de Szeged, en Hongrie, dans la catégorie des moins de 17 ans.

© Jean-Baptiste Millot

INTERVIEW
ANTONIN SCHERRER

PAUL BADURA-SKODA

Pousser la porte de Paul Badura-Skoda à Vienne, c'est prendre rendez-vous avec l'histoire. Une histoire séculaire dont les racines, par la double ascendance morave et hongroise du pianiste, enlacent les piliers vertigineux – immortels à ses yeux – de l'empire Habsbourg. Mais une histoire vivante avant tout : la musique essentielle – atemporelle – de Bach, de Mozart, de Beethoven, restituée au plus proche des sources, dans une intimité troublante... et diablement rafraichissante ! Né le 6 octobre 1927, le musicien ne semble pas soumis à la même loi impitoyable du temps qui passe que nous autres mortels : 86 ans au compteur, il a le verbe vif de ceux qui sont nés sous le signe de la passion et les idées claires comme au premier jour, généreusement étoffées d'une expérience de vie exceptionnelle sur laquelle planent en lettres d'or des noms aussi mythiques que ceux de Wilhelm Furtwängler ou d'Edwin Fischer – son mentor – ainsi qu'une très longue liste de pays, témoin de l'ouverture d'esprit sans limites de ce pianiste qui fut en 1979 le premier occidental à être invité en Chine après la Révolution culturelle. Le soussigné a eu le privilège de passer deux journées en sa compagnie fin avril 2013, chez lui à Vienne, au milieu des pianos et des partitions. Un livre d'entretiens « rhapsodiques » en est né, à paraître ce printemps à la Bibliothèque des Arts dans la collection « Paroles Vives ». En voici quelques gouttes apéritives, en résonance avec les enjeux pédagogiques qui nous intéressent ici...

« COMPRENDRE POUR MIEUX JOUER » POURRAIT ÊTRE UNE BELLE DEVISE POUR VOUS : COMMENT ENVISAGEZ-VOUS L'ACTE D'ENSEIGNEMENT, QUE VOUS PRATIQUEZ RÉGULIÈREMENT AU GRÉ DE MASTERCLASSES AUX QUATRE COINS DU MONDE ?

Je dis à mes élèves tout ce que j'ai à leur dire et après ils en font ce qu'ils veulent, ils ne sont en aucun cas tenus de l'appliquer pour la vie – *Monsieur Badura a dit le 4 janvier qu'il fallait jouer ce passage mezzo forte alors je dois le jouer mezzo forte jusqu'à la fin de ma vie... ! Non ! Jouez-le même fortissimo si vous le sentez !* La musique est un langage et c'est cette tradition-là que je me suis fixé pour but de perpétuer : une musique vivante, avec sa grammaire et ses mille et une facettes qui ne s'acquièrent que par l'expérience, au-delà de tout ce qui est écrit dans les traités. Une musique pleine d'émotion, comme l'était celle de Frank Martin, qui vous touche en plein cœur, dans laquelle vous vous abandonnez sans hésiter. Une musique aussi proche que possible de l'idée originale du compositeur – je n'aime pas cette notion d'interprétation « objective » que l'on utilise parfois. Dans le cas des grands compositeurs à l'aura « éternelle », il s'agit toujours de témoigner d'une expérience personnelle, d'une émotion bien plus que d'atteindre une belle sonorité, et c'est cette émotion que l'on doit tenter de traduire au plus juste. Je suis une fois de plus en pleine osmose avec Fischer lorsqu'il confie que Mozart... « c'est de l'amour ! » ■



ZOOM

Comment êtes-vous né à la musique ?

Je n'étais pas un enfant prodige. La musique a fait sa place petit à petit. Il est probable que la guerre a joué un rôle de révélateur : les armes peuvent anéantir des milliers de vies, des édifices que l'on a mis des décennies à construire, mais pas les valeurs éternelles de l'esprit ! Durant ces années sombres, les concerts ont revêtu une dimension quasi religieuse : on s'y rendait en se disant que le lendemain on ne serait peut-être plus de ce monde. Ecouter les grands maîtres avait quelque chose de sacré. Le niveau des concerts classiques que l'on nous proposait par voie hertzienne était proprement incroyable : Karl Böhm était très proche du pouvoir hitlérien, mais lorsqu'il brandissait la baguette il se muait en demi-dieu.

Karajan ?

Egalement. Ce qui est étonnant, c'est que contrairement à Böhm on lui a tout de suite pardonné.

Et Furtwängler ?

C'était tout le contraire : il détestait les nazis. Il a lutté contre l'interdiction décrétée par Goebbels de jouer Hindemith, il s'est aussi battu pour protéger les musiciens juifs de l'Orchestre philharmonique de Berlin. Les misères qu'on lui a faites après-guerre découlent principalement de la jalousie des autres chefs, Toscanini en tête. Des inventions totalement absurdes. On sait que s'il n'avait pas bénéficié de protections élevées – jusqu'à Hitler –, il aurait sans doute fini dans un camp de concentration. Une anecdote véridique : un jour qu'il dirigeait à Nuremberg, il s'est aperçu que la salle entière était tapissée de drapeaux nazis, il n'a alors pas hésité à exiger qu'on les enlève – « diese Fetzen müssen weg ! »

© Olivier Wavre



HEMU
VAUD VALAIS FRIBOURG

C:
conservatoire
de lausanne

Haute Ecole de Musique
et Conservatoire de Lausanne

Rue de la Grotte 2
Case postale 5700
CH-1002 Lausanne

T + 41 21 321 35 35
F + 41 21 321 35 36
info@hemu-cl.ch
www.hemu.ch
www.conservatoire-lausanne.ch